

Cyrille Chahboune. L'ancien commando des forces spéciales de l'armée de l'air, reconverti dans le sport à haut niveau, rafle les médailles et intègre les équipes de France "handi" dans plusieurs disciplines.

Le Bleueteur de France : réparer les vivants

Autrefois dédié aux seuls poilus mutilés, le Bleueteur de France vient en aide depuis un siècle aux blessés de guerre, aux veuves des soldats et aux pupilles de la nation. Depuis les années 1990, les victimes des attentats terroristes entrent dans son champ d'action. Rencontre avec Cyrille, Cécile et Zoé, "gueules cassées" de notre époque.

Par Patricia de Sagazan

Dans sa bouche, un goût âcre et pâteux de poudre et de poussière mêlées. Dans ses oreilles, un sifflement bourdonne en continu. Sa tête est comme plongée dans un essaim d'abeilles. Au loin, des silhouettes semblent vouloir fendre l'épais brouillard fait de pluie de cendres et d'éclats de projectiles. Malgré la puissance du *blast*, Cyrille Chahboune n'a pas perdu connaissance. L'adrénaline maintient en éveil, ôte la douleur et la peur, enclenche les automatismes de survie. Sa jambe gauche ne tient plus que par un lambeau de chair noirâtre entremêlée à la loque verdâtre de son treillis. Il faut aller vite. De sa poche, le militaire sort un garrot. Il enserme sa cuisse juste avant que ses camarades le chargent dans un pick-up pour rejoindre l'hélicoptère médicalisé, posé à quelques kilomètres de là, à l'abri des combattants fous de Dae'ch. Au même instant, à Villacoublay, à des milliers de kilomètres de ce théâtre de guerre, un Falcon de l'armée décolle, direction Mossoul, pour le rapatrier.

Ce drone était-il télécommandé? Les hommes de Dae'ch l'avaient-ils programmé pour qu'il explose à cet ins-

tant précis? L'avaient-ils piégé pour qu'il détone au démontage? Les questions se bousculent dans sa tête ballot-



LUDOVIC MARIN/AFP

"LE BLEUETEUR DOIT DEVENIR NOTRE EMBLÈME NATIONAL !"
PATRICIA MIRALLÈS, SECRÉTAIRE D'ÉTAT CHARGÉE DES ANCIENS COMBATTANTS ET DE LA MÉMOIRE.

tée à l'arrière du pick-up. Il ferme les yeux. Pense à sa femme, qu'il a épousée trois jours avant de partir en Irak.

Quelques minutes avant la déflagration, un drone survolait Cyrille. En ce mois d'octobre 2016, cela fait une dizaine de jours que le militaire des forces spéciales de l'armée de l'air combat, avec ses camarades du commando parachutiste de l'air n° 30, aux côtés des peshmergas kurdes pour arracher Mossoul des mains de Dae'ch. La voilure du drone ressemble à celle des aéronefs télécommandés des forces spéciales canadiennes. Ils décident de ne pas l'abattre, mais se méfient des grenades qu'il pourrait larguer. L'engin poursuit son vol, puis pique et s'échoue à quelques centaines de mètres d'eux. Deux Kurdes s'approchent du drone pour prendre des clichés et les envoyer aux Canadiens afin de s'assurer qu'il provient bien des forces alliées. L'homme au béret bleu cobalt est à quatre mètres d'eux lorsque le drone explose. L'effet de souffle arrache sa jambe gauche. La gangrène rongera, quinze jours plus tard, la droite.

Cyrille passera un peu plus d'un an à Percy, l'hôpital d'instruction des



DR

armées. Un an à tenter de cautériser un corps qui n'est plus qu'une plaie vivante. À réapprendre à marcher avec des prothèses. À tomber. À se relever. Se faire narguer par ces "douleurs fantômes" qui hantent encore ses membres amputés. À imaginer son avenir. Résolument sombre, allongé sur ce lit d'hôpital. Son métier était sa passion; l'aventure, son moteur. Pas question d'être réduit à faire de la paperasse dans un bureau de l'armée.

L'ancien "para" se lance alors à corps perdu dans le sport de haut niveau. Il goûte au ski, au tir au pistolet, poursuit le parachutisme... Il rafle les médailles et intègre les équipes de France handisport dans plusieurs disciplines. En 2024, il défendra les couleurs de son pays aux jeux Paralympiques en volley-ball assis. D'où lui vient cette extraordinaire rési-

lience? « *J'ai perdu des camarades au combat. Eux n'ont pas cette chance de pouvoir discuter de tout cela aujourd'hui. Alors, je n'ai pas le droit de me plaindre! J'ai encore tant de choses à vivre!* », confie-t-il, nous laissant muette, soufflée par ce mental d'acier.

"Pour que nos vies ressemblent le plus possible à celles d'avant"

Certes, Cyrille peut désormais compter sur sa retraite anticipée et sa pension militaire d'invalidité pour subvenir aux besoins de sa femme et de son fils de 4 ans. Mais rien ne remplacera ses « guiboles ». « *Chacune de mes prothèses coûte quelque 120 000 euros. Et le moindre matériel "handi" vaut très cher* », nous explique-t-il. Tout au long de sa reconstruction, puis de sa reconversion dans le

sport de haut niveau, l'ancien soldat a pu bénéficier de l'aide du Bleuet de France. « *Lorsque je suis rentré chez moi, à Blois, mon fauteuil ne passait pas dans la salle de bains. C'est le Bleuet qui a pris en charge tous les travaux. Ils m'ont aussi aidé à financer mon matériel de sport "handi", l'équipement adapté à mon infirmité de ma voiture et de ma moto pour que je puisse conduire à nouveau. En fait, le Bleuet est à nos côtés pour que nos vies cabossées d'aujourd'hui ressemblent le plus possible à celles d'avant* », résume-t-il.

Cette institution, aujourd'hui, fonds de dotation privé, est née au lendemain de la Grande Guerre (lire l'encadré page 30). Elle a, depuis un siècle, la vocation de venir en aide aux blessés de guerre, aux veuves des soldats morts au combat et aux pupilles de la →



nation, ces enfants à qui la furie de la guerre a enlevé ou mutilé un parent. Agrafé à la bouttonnière, le bleuet rappelle à la nation le sacrifice de ses soldats pour sa liberté et son devoir de solidarité envers ceux qui restent. Mais alors que le *poppy* (coquelicot) fleurit outre-Manche tout le mois de novembre au revers de la veste des sujets britanniques, le bleuet flétrit sur celle de nos anciens combattants.

« *La disparition des derniers poilus et des vétérans de la Seconde Guerre mondiale bouleverse la transmission de la mémoire. C'est aussi le rôle du Bleuet de perpétuer, auprès de la jeu-*

nesse, le souvenir du sacrifice de ces Français tombés pour notre liberté », souligne Pierre-Emmanuel de Laforcade, directeur exécutif du fonds de dotation.

Reste que le Royaume-Uni récolte quelque 35 millions d'euros chaque année, quand nos quatre collectes annuelles sur les places publiques (11 mars, 8 mai, 14 juillet et 11 novembre) ont rapporté, l'an passé, à peine un million d'euros... « *Le Bleuet doit devenir notre emblème national!* », ambitionne la secrétaire d'État chargée des Anciens Combattants et de la Mémoire.

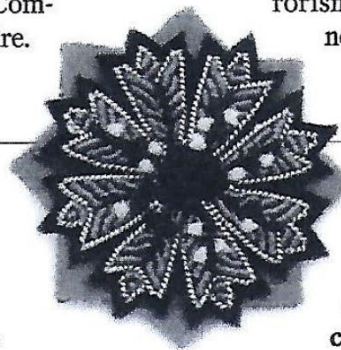
Pour lui donner un nouveau souffle, Patricia Mirallès a publié une circulaire, cet été, invitant les représentants de l'État et les autorités militaires à porter la fleur nationale à la bouttonnière les premières semaines de mai et de novembre.

Depuis les années 1990 et la montée du terrorisme sur notre territoire, les victimes des attentats sont, elles aussi, entrées dans le champ d'action du Bleuet. Sur les 25 000 personnes bénéficiant de l'aide du fonds de dotation, 5 000 sont des victimes du terrorisme. Et les enfants de ces nouvelles "gueules cassées"

L'HISTOIRE DU BLEUET DE FRANCE

Alors qu'éclate la Première Guerre mondiale, Charlotte Malleterre et Suzanne Leenhardt sont toutes les deux infirmières aux Invalides. Émues et désespérées face aux souffrances qu'endurent les "gueules cassées" qu'elles soignent, elles décidèrent, dès 1916, de les occuper à confectionner des bleuets faits des restes de leurs uniformes et de papier journal. Leur vente sur les

places publiques permettait aux mutilés de guerre de toucher un petit pécule. Le bleuet, d'après le surnom que les combattants de 1914 donnaient aux soldats mobilisés en 1915, porteurs de l'uniforme bleu horizon en lieu et place du pantalon garance de leurs prédécesseurs, est alors un



symbole de résilience et de reconnaissance de la nation pour le sacrifice ultime des poilus. Au fil des ans, cette tradition s'est

essoufflée alors qu'outre-Manche, nos voisins britanniques continuent d'épingler le *poppy* à leur revers de veste tout au long du mois de novembre. P. de S.

Le Bleuët de France organise quatre collectes par an : les 11 novembre, 8 mai, 11 mars et 14 juillet.
Ci-dessous, confection des bleuëts par des travailleurs handicapés.



THIERRY ZOCOLLAN/AFP

de notre époque, des pupilles de la nation. C'est le cas des enfants de Cécile, 52 ans.

Vendredi 16 octobre 2020, Conflans-Sainte-Honorine. Cécile est policière municipale dans cette commune des Yvelines. Ce jour-là, veille des vacances de la Toussaint, elle patrouille avec un collègue stagiaire aux abords du collège du Bois d'Aulne. Devant les grilles, une bande de jeunes semble les provoquer du regard. Cécile craint que des jeunes filles soient embêtées par les garçons. À bord de leur véhicule, les deux policiers décident de rouler lentement non loin des adolescentes pour s'assurer de leur sécurité quand survient une voiture roulant à contresens. Les passagers les alertent qu'un drame se noue à quelques encablures de là. Demi-tour. Cécile et son collègue verront l'horreur absolue : la fin de la décapita-

**CÉCILE ET SON
COLLÈGUE VERRONT
L'HORREUR ABSOLUE :
LA FIN DE LA
DÉCAPITATION
DE SAMUEL PATY.**

tion de Samuel Paty. Son dernier regard. Celui de l'assaillant, Abdoulkhalik Anzorov, se redressant après avoir pris des clichés de son "trophée" de fou d'Allah. Le meurtrier se relève, pointe sur eux un pistolet, tire à trois reprises. Les policiers ne sont pas armés. Un quart de seconde de tétanie. La nausée monte. Puis, l'adrénaline, là encore, enclenche les automatismes. Accélérer pied au plancher. Mettre à l'abri les enfants qui vont sortir du collège. Bloquer la rue. Appeler du renfort.

"La douleur est si forte qu'on ferait n'importe quoi pour la faire taire"

« À cet instant, mon cerveau s'est scindé en deux », nous raconte Cécile, ravalant ses larmes, ébranlée par les images que nous lui faisons revivre. Cécile a développé un syndrome de stress post-traumatique. Le regard de Samuel Paty la hante. Au quotidien, un rien ravive sa mémoire émotionnelle et l'hormone du stress, le cortisol, envahit alors son cerveau. « Le mal est si puissant, la douleur si forte qu'on ferait n'importe quoi pour la faire taire », tente de décrire Cécile, suivie depuis trois ans par un psychologue et un psychiatre en charge de "nettoyer" son cerveau de ces pollutions visuelles qu'accompagnent ces sentiments de révoltante

impuissance et d'irrationnelle culpabilité.

Plus rien, désormais, n'aura la saveur de la légèreté. Sa vie a basculé. Comme celle de son compagnon et de ses quatre enfants, désormais pupilles de la nation. À ce titre, le Bleuët de France prend en charge leurs frais de scolarité et l'aide psychologique dont la famille a besoin. « Non pas pour réparer l'insuffisance de l'État à nous protéger, mais pour nous épauler dans cette épreuve. C'est une cellule protectrice, presque familiale, dont le soutien moral va bien au-delà du soutien financier. Ses membres sont des lumières qui agissent dans l'ombre », nous explique, reconnaissante, Cécile.

Zoé, la vingtaine, rêve d'être danseuse. Dans quelques jours, elle s'envolera pour Los Angeles suivre les cours d'une prestigieuse école de danse, en grande partie financés par le Bleuët. La jeune femme est pupille de la nation. Son père assistait avec un ami au concert des Eagles of Death Metal au Bataclan. Rescapé après avoir trouvé refuge sur le toit, il garde les séquelles d'un stress post-traumatique. De cette nuit du 13 au 14 novembre 2015, Zoé, alors âgée de 11 ans, n'a que des bribes de souvenirs. Le coup de fil de sa grand-mère enjoignant à la famille d'allumer la télévision. L'attente, insoutenable, devant les chaînes d'infos. Puis, enfin, la preuve de la survie de son père sous la forme d'un texto, à 4 heures du matin. Le reste de la nuit passé blottie contre sa mère. Le sommeil qui ne vient pas. Au petit matin, le retour d'un père qu'elle a vu pleurer pour la première fois. Depuis, c'est le silence ou presque. « Le Bataclan est un sujet hypersensible. Papa a peur de nous rendre tristes en parlant de ce soir-là. Il ne veut pas nous faire pitié », témoigne Zoé.

Leurs vies ont été amochées cette nuit-là, en partie fauchées. Sur ce terreau, comme autrefois celui des tranchées, pousse depuis un siècle le Bleuët. Pour réparer ceux qui restent. ●